

LE FIGARO

lefigaro.fr

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur »



GASTRONOMIE
LE MARSEILLAIS ALEXANDRE MAZZIA, NOUVEAU 3-ÉTOILES DU GUIDE MICHELIN **PAGES 36 ET 33**



DÉBAT
LE DÉPART DE DONALD TRUMP SIGNE-T-IL LA FIN DU POPULISME ? **PAGE 16**

ENTRETIEN
Marlène Schiappa : « On assiste au retour de ceux qui ont échoué » **PAGE 5**

RUSSIE
Alexei Navalny dans l'engrenage judiciaire **PAGE 8**

ÉTATS-UNIS
Washington converti en camp retranché **PAGE 9**

INCESTE
Des milliers d'internautes témoignent sur les réseaux sociaux **PAGE 11**

CORONAVIRUS
Ces trois variants qui effraient le monde **PAGE 13**

ASIE
La Chine confirme sa croissance en solo **PAGES 22 ET 23**

CHAMPS LIBRES

- Pourquoi la dette pèse-t-elle sur les générations suivantes ?
- Un grand entretien avec Jean-Louis Bourlanges
- La chronique de Renaud Girard
- La tribune de Jean-Philippe Vincent

PAGES À 17 À 19

FIGARO OUI FIGARO NON

Réponses à la question de lundi :
Covid-19 : craignez-vous une pénurie de doses de vaccins ?

OUI 65% NON 35%
TOTAL DE VOTANTS : 125 307

Votez aujourd'hui sur lefigaro.fr
Faut-il interdire le port du voile aux fillettes ?

CHRISTOPHE SIMON/AFP - TOM BRENNER/REUTERS

Covid-19 : la grande déprime des étudiants

La pandémie les condamne à passer leur vie universitaire derrière l'écran d'un ordinateur. Privés de ce qui fait le sel de ces années, les jeunes sont gagnés par la lassitude et l'abattement.

Sur les réseaux sociaux, les étudiants se sont surnommés « les fantômes ». Une jeune fille confiait dans une lettre à Emmanuel Macron son « impression d'être morte ». Condamnés depuis le début de l'épidémie à vivre reclus dans leurs studios ou chez leurs parents, sans cours en amphithéâtre, sans petits jobs, sans fêtes, sans vie culturelle, les étudiants n'en peuvent plus de cette monotonie. Lors de sa dernière conférence de presse, le premier ministre semble avoir montré qu'il avait pris la mesure de ce désarroi. D'ici une semaine, les étudiants de première année pourront assister aux TD, par demi-groupes. Et alors qu'ils demandent le retour de conditions normales de travail, davantage de psychologues leur sont promis.

→ LA DISCRÈTE MINISTRE VIDAL SOUS LE FEU DES CRITIQUES → À LA CITÉ INTERNATIONALE DE PARIS, LES ÉTUDIANTS TENTENT DE GARDER UNE VIE SOCIALE → LAURENT CHAMPANEY : « BEAUCOUP DE GRANDES ÉCOLES ONT MIS EN PLACE DES CELLULES D'ÉCOUTE » PAGES 2, 4 ET L'ÉDITORIAL



Jean-Pierre Bacri, râleur, caustique et terriblement attachant

Le comédien et scénariste est mort hier d'un cancer à l'âge de 69 ans. Son humour provocateur et son caractère bougon en ont fait un héros singulier du cinéma français. **PAGE 30**

Loi séparatisme : les députés dénoncent un débat bridé par l'exécutif

L'Assemblée nationale a entamé lundi en commission spéciale l'examen des 51 articles du projet de loi contre le séparatisme. Un tri minutieux a été réalisé parmi les amendements déposés aussi bien par la majorité que l'opposition : près de 300 d'entre eux ont été jugés irrecevables. Les Républicains accusent l'exécutif de vouloir « museler les débats ». **PAGES 6 ET 7**

ÉDITORIAL par Laurence de Charette ldecharette@lefigaro.fr

Jeunesse empêchée

Bien sûr, avoir 20 ans en 2020, si difficile que ce soit, ce n'est pas comme avoir 20 ans en 1916 ou en 1942. Bien sûr, le sort d'un étudiant reclus dans sa chambre de quelques mètres carrés reste infiniment plus enviable que celui du soldat dans sa tranchée. Ne pas pouvoir faire la fête, ce n'est pas comme vivre sous l'Occupation... Et pourtant, la jeunesse d'aujourd'hui souffre. En 1945, le législateur lui-même s'était appuyé sur les « bouleversements d'ordre matériel et moral » provoqués par la guerre et leurs effets destructeurs sur la jeunesse pour lui définir un statut d'exception. Quoi ? Les auteurs du texte, les députés et l'ensemble des Français n'avaient-ils pas, eux aussi, souffert leur tour ? En quoi des jeunes n'ayant même pas combattu mériteraient-ils particulièrement la sollicitude de la nation ? C'est bien le problème de la jeunesse : par nature, elle n'a encore rien prouvé. Et pourtant, aujourd'hui comme hier, nous lui devons tout ; non parce que nous serions comptables de terribles dettes qui feraient d'elle une victime par nature (quoique...), mais, plus fondamentalement, parce qu'elle est cette « œuvre » par excellence dont parle Alain et

que, dans le souffle que nous lui transmettons, naît l'avenir. Le coronavirus a obscurci nos vies à tous ; et il pèse particulièrement sur les aînés, comme une épée de Damoclès. Et pourtant, il n'est pas permis de fermer les yeux devant la débâcle de l'université. Partout à travers la France les présidents d'établissement comme les syndicats d'étudiants alertent à la fois sur la souffrance d'une jeunesse empêchée d'être elle-même et sur la déliquescence des enseignements. Un voile s'est levé sur la grande illusion du distanciel, ce faux soulief de vair redevenu pauvre citrouille des champs. Tous les indicateurs le montrent : les étudiants placés sous cloche décrochent. La transmission est une alchimie qui requiert beaucoup plus que cet aplatissement du réel, cet affaiblissement du monde et ces relations vides que nous offrons les écrans. La nécessaire joie d'apprendre et de devenir se partage, se confronte, s'éprouve, se vit ! C'est de cette vie dont sont privés nos jeunes : il faut la leur rendre. ■

MECALUX
Systèmes de stockage automatisés

0810 18 19 20
Service gratuit + prix d'un appel local

mecalux.fr

M 00108 - 119 - F - 3,00 €



MAL-ÊTRE À LA SORBONNE

Selon un sondage réalisé par les étudiants en droit de la Sorbonne, sur la situation de leurs camarades en cette période de Covid, ils seraient « dans une grande précarité psychologique, financière et éducative », indique Thomas Martin, responsable étudiant de promotion à Paris-I Panthéon-Sorbonne. Fatigue, isolement, dépression, difficultés financières, perte de sens et sentiment d'abandon ressortent des plaintes. 81 % des étudiants considèrent avoir connu une ou plusieurs périodes de décrochage scolaire et 64 % qualifient leur état psychologique d'inquiétant, voire très inquiétant.

50 millions d'euros d'aides d'urgence en faveur des étudiants pour l'année 2021, qui aideront à recruter des assistantes sociales et à doubler le nombre de psychologues

Le sujet du malaise étudiant semble être minutieusement évité, soigneusement mis sous le tapis par le gouvernement (...). Nous nous sentons abandonnés, invisibilisés, marginalisés du débat public

LETTRÉ ADRESSÉE À EMMANUEL MACRON SOUS LE HASHTAG ÉTUDIANTS FANTÔMES, INTITULÉE ENIÈME DOLEANCE D'UNE ÉTUDIANTE EN SOUFFRANCE

À la Cité internationale de Paris, les étudiants tentent de garder une vie sociale

Les résidents étrangers et français se réunissent à la bibliothèque ou pour le dîner, mais en petit comité.

MARIE-ESTELLE PECH
@MariEstellePech

LES QUELQUE 6000 résidents français et étrangers de la Cité internationale universitaire de Paris, souffrent, comme tous les étudiants, des conséquences de la crise sanitaire mais avec « un peu plus de légèreté qu'ailleurs », raconte Thomas*, étudiant en mathématiques à Paris-VII, qui se sent « privilégié ». L'architecture et la beauté des lieux jouent un rôle majeur : « Pendant le premier confinement, nous étions probablement les seuls à avoir accès à un vaste parc verdoyant, ouvert nuit et jour. Nous avions conscience d'avoir de la chance par rapport aux Parisiens », souligne-t-il.

Italienne et étudiante en médecine, Elena, 22 ans, se réjouit de pouvoir travailler dans la bibliothèque lambrissée de la fondation Deutsch de la Meurthe : « Avec un peu d'imagination, on se croirait à Oxford ou dans Harry Potter ». Depuis qu'elle a pris possession de sa chambre, elle revêt : « Je suis moins stressée. Nous sommes entre jeunes et donc je suis sans crainte de communiquer la maladie à mes grands-parents, comme lorsque j'étais à Milan. » Ses interactions sociales sont fortement limitées à cause du virus. Fini les soirées musicales, les cinémas, théâtres et conférences organisés sur le campus. Mais « on peut déjeuner avec un petit groupe, faire la cuisine à deux ou trois, prendre un café dehors avec un ami, travailler à deux dans une chambre. Cela permet de conserver une motivation. Malgré la fatigue liée à l'enseignement à distance ».

À mi-mots, certains reconnaissent aussi avoir organisé de petites fêtes, pourtant interdites dans leurs chambres mais « nécessaires pour se défouler un peu ». Et la direction a dû intervenir deux ou trois fois pour des soirées improvisées avec plusieurs dizaines d'étudiants, dans le parc pendant la nuit.

Pour autant, ces débordements



restent limités. Même si 150 jeunes ont été détectés positifs au virus depuis septembre sur le campus, aucun cluster n'a été identifié. Peut-être parce que ces étudiants sont plus « mûrs » que la moyenne, ce qui leur permet de mieux supporter le confinement et les mesures sanitaires, observe Laurence Marion, déléguée générale de la Cité. Triés sur le volet, ils sont le plus souvent admis après avoir déjà décroché une licence. Et sont âgés en moyenne de 21 ans. Or, on les sait, les plus en souffrance sont les étudiants de première année. Il n'empêche. Les résidents de la Cité ne vivent pas dans une bulle. L'assistante sociale a été sollicitée dix fois plus que d'ordinaire, essentiellement pour des problèmes financiers, concernant environ 800 étudiants. « Certains ont perdu les baby-sittings et autres petits jobs

Partie d'échecs dans un espace commun du pavillon de Suède, à la Cité internationale universitaire de Paris, où les étudiants peuvent se retrouver par petits groupes.

FRANÇOIS BOUCHON/
LE FIGARO

qui assuraient leurs fins de mois. D'autres sont moins aidés par leurs parents qui souffrent de la crise financière, notamment des jeunes du Liban et d'Inde mais aussi des Français », observe Laurence Marion.

Éviter l'isolement

Les Restos du cœur ont été sollicités pour mettre en place une distribution de denrées alimentaires une fois par semaine... Une partie des jeunes souffre aussi de troubles anxieux : « Ils ont un sentiment de solitude important. Nous demandons à chaque responsable des quarante maisons du campus de veiller à ce que personne ne s'isole... », souligne la direction. « J'ai dû moi-même accompagner un étudiant dans l'école parisienne où il était inscrit car il n'osait pas sortir de sa chambre. Il était complètement angoissé, excès-

sif dans son isolement », témoigne Ana Paixao, la responsable de la maison du Portugal. Si certains étudiants se satisfont de cette vie « plus calme, moins stressante, favorable à la concentration, pour la plupart, c'est frustrant. Une année d'échanges internationaux qui se passe dans une chambre, ce n'est pas enthousiasmant », raconte-t-elle.

Pour Noémie, étudiante en musicologie, à la maison des étudiants suédois, « le plus difficile, c'est tout de même de vivre seul dans un studio ou chez ses parents ». Elle a senti une forme d'étoffement ces derniers mois, confinée avec sa famille, en banlieue parisienne, sans voir grand monde : « C'était difficile de travailler, de se motiver ». La vaste cuisine et le grand salon qu'elle partage avec neuf autres étudiants donnent l'impression qu'elle vit dans une co-

location. « Quand on sort dans le salon, on peut toujours prendre un ti-same avec quelqu'un, discuter un peu. C'est agréable ». Cette maison aux volets bleus, la plus petite du campus, à l'atmosphère presque familiale et cosy, semble avoir été construite pour « le Covid », souligne son directeur Pierre Tolcini. « Chacun doit rester à son étage et fréquenter les personnes de son étage. Avec une jauge de trois personnes au même endroit », souligne-t-il. Avant Noël, la vraie fête traditionnelle a été annulée mais un vin chaud suédois a été organisé dehors sur la terrasse, agrémenté d'une chorale. Si les interactions sont moindres, « les étudiants se créent quand même un réseau amical, important pour leur futur », assure-t-il.

Bien plus grande, la maison des États-Unis est aussi plus impersonnelle avec ses couloirs austères et ses chambres de part et d'autre. « Je suis loin de connaître tout le monde », reconnaît Karine, étudiante en mode qui appartient au « comité d'organisation ». Si elle a « la chance » d'être en stage et de pouvoir voir du monde, les autres étudiants sont « surtout dans les chambres et c'est assez dur. On profite des espaces en commun, des bibliothèques. Mais on se lasse aussi de porter tout le temps le masque ». Si lors du premier confinement, il y avait de l'espoir, c'est moins le cas aujourd'hui. « Cela devient très difficile de trouver un stage, du travail. Nous nous inquiétons. Certes, la soirée des élections américaines a mis un peu d'ambiance dans le sous-sol. Une livraison de repas et être mise en place pour la fête de Thanksgiving mais le cœur n'y était pas : « Beaucoup d'Américains ne sont pas venus cette année à cause du virus », raconte Karine. Un campus international avec moins d'étrangers et plus de Français, « c'est un peu triste », regrette Élodie, étudiante à Science Po, heureuse de partager ses cours et quelques mots de coréen avec sa voisine de chambre. ■

* Des prénoms ont été changés.

« Beaucoup de grandes écoles ont mis en place des cellules d'écoute »

PROPOS RECUEILLIS PAR
CAROLINE BEYER @BeyerCaroline

PETITES promotions, enseignement à distance plus performant, perspectives d'insertion moins dégradées... Si les grandes écoles s'en sortent mieux que les universités dans un contexte global difficile, leurs étudiants connaissent « les mêmes problèmes d'isolement » que leurs camarades de la fac, estime Laurent Champaney, vice-président de la Conférence des grandes écoles (CGE), par ailleurs directeur des Arts et Métiers (Ensam).

LE FIGARO. - Comment réagissez-vous aux annonces faites jeudi par le premier ministre ?

Laurent CHAMPANEY. - La perspective de pouvoir reprendre les travaux dirigés (TD) en présentiel, par demi-groupes, pour les étudiants de première année est évidemment positive. Ces étudiants, arrivés dans nos écoles en septembre, sont très rapidement passés à distance. Nous ne les avons quasiment pas vus. L'idée de démarrer un second semestre dans les mêmes conditions était difficilement

envisageable. Nous attendons donc avec impatience la circulaire ministérielle qui va fixer les conditions de ce retour à partir du 25 janvier. Nous souhaitons maintenant pouvoir ouvrir plus largement, car nos étudiants de deuxième et troisième année entament désormais leur troisième semestre à distance. Ces étudiants d'écoles d'ingénieurs et de commerce, qui auront suivi la moitié de leur formation chez eux, s'interrogent sur l'image renvoyée auprès des recruteurs. Les enseignants sont inquiets. Avec l'enseignement à distance, ils ont un peu l'impression de parler dans le vide. Ils s'inquiètent aussi de la qualité d'une évaluation à distance, comme ce fut le cas en mai et juin derniers. Le fait d'avoir pu organiser, en décembre et janvier, des examens en présentiel rassure tout le monde. Nous avons vu des étudiants se présenter à ces examens avec un grand sourire aux lèvres...

Que dire de la situation des grandes écoles par rapport aux universités ?

Dans les écoles d'ingénieurs, nous avons eu davantage de rendez-



Laurent Champaney, vice-président de la Conférence des grandes écoles (CGE) et directeur des Arts et Métiers (Ensam).

ARTS ET MÉTIERS

vous en présentiel, car les travaux pratiques (TP) ont été maintenus. Dans une école comme la mienne, les Arts et Métiers (Ensam), ces TP représentent 30 % de la formation. Plus généralement, les grandes écoles rencontrent moins de difficultés techniques pour mettre en place l'enseignement à distance. Les systèmes d'information tiennent la route.

Nos élèves rencontrent les mêmes problématiques d'isolement que les étudiants de l'université. Mais nous avons la chance d'avoir des petites cohortes d'élèves, ce qui permet de lutter plus efficacement contre cet isolement, en entretenant des contacts réguliers, par mail, par téléphone. Beaucoup d'écoles ont mis en place des cellules d'écoute psychologique. À l'Ensam, une cinquantaine d'étudiants ont contacté cette cellule en novembre. Ils s'inquiètent de leur avenir. Certains sont dans un véritable mal-être avec, parfois, des envies suicidaires.

Globalement, nos élèves sont plutôt bien accompagnés par leur famille. Reste la problématique des étudiants étrangers, notamment ceux venus d'Afrique du Nord. Ils

ont absolument voulu venir en France, malgré le contexte sanitaire, et ne sont pas toujours fortunés. Nos étudiants chinois, eux, ne sont pas très rassurés. Surtout lorsqu'ils voient les foules agglutinées à proximité des points de vente à emporter. Ils ont tendance à rester dans leur chambre. Ils s'inquiètent de la gestion de la crise à la française. Nous, on connaît. On sait que lorsque l'État annonce quelque chose, le respect des consignes peut laisser à désirer...

Les enseignants s'inquiètent de la qualité d'une évaluation à distance, comme ce fut le cas en mai et juin

Quelles sont les répercussions de cette crise sur l'insertion professionnelle de vos diplômés ?

Nous publierons notre enquête d'insertion des promotions 2020 en juin prochain. Mais au vu des premières remontées, je ne suis pas inquiet pour les ingénieurs. Nos étudiants et nos diplômés renvoient leurs perspectives d'insertion. Ils ont tendance à se diriger davantage vers des métiers de terrain, la pro-

duction, la maintenance, les chantiers. Jusqu'à alors, ils préféraient aller vers des secteurs moins exposés, comme le conseil. Les entreprises s'en plaignaient. Aujourd'hui, elles profitent du contexte, en recrutant sur les métiers en tension, qui ne trouvaient pas suffisamment de candidats, dans l'industrie notamment.

À l'Ensam, les stages et premiers emplois sont désormais plus industriels, ce qui correspond davantage à notre formation. Les étudiants d'écoles de management se dirigent eux aussi vers des métiers plus opérationnels. Mais la Conférence des grandes écoles compte aussi

d'autres écoles, comme les écoles de journalisme, par exemple, pour lesquelles l'insertion est plus compliquée... Nous constatons par ailleurs que nos diplômés 2020 ont eu tendance à repousser leur insertion professionnelle, en poursuivant leurs études. Le taux de remplissage de nos masters spécialisés (près de 400 diplômés de niveaux bac + 6 proposés par les grandes écoles, NDLR) en atteste. ■